

L'Île d'Elle, mon continent à moi

Certains ont besoin de billets d'avion, de passeports et de vaccins pour parcourir le monde. Moi, j'ai juste eu besoin de mes deux pieds et de l'Île d'Elle. Un continent miniature où chaque ruelle menait à une nouvelle découverte, et chaque commerce racontait une histoire plus passionnante que n'importe quel guide touristique.

Je n'ai jamais eu le besoin d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte. Chez nous, l'herbe était tondue par le boucher, le charcutier et le boulanger, qui se partageaient le travail. Le boucher racontait des histoires de bœufs, le charcutier des histoires de cochons, et le boulanger des histoires de croissants. Un vrai documentaire animalier en somme.

Je me souviens des épiceries, ces temples du savoir où l'on pouvait apprendre à la fois les dernières nouvelles du village et le prix du camembert. Et que dire de l'atelier, ce lieu magique où les machines à coudre ronronnaient et où les conversations s'entremêlaient. C'était un peu comme le Mondial Relay des potins.

Tout est venu comme ça, au fil de mes souvenirs. Un peu de brouillard, beaucoup de soleil, et des souvenirs qui s'entremêlent. J'espère que vous serez indulgent, car dans cette histoire, il n'y a pas de chronologie, pas de logique, et pas de sens. Juste le cœur qui parle.

L'Île d'Elle était mon monde, et j'ai eu la chance de le parcourir à pied. Un pas après l'autre, avec la seule ambition de découvrir la prochaine anecdote. C'est peut-être un voyage sans fin, mais c'est le mien.

Les Chemins perdus de l'Île d'Elle

Il y a des lieux qui se contentent d'être des décors. Et puis il y a l'Île d'Elle. Un nom qui promet l'horizon et le sel, mais qui ne vous offre que la douceur des marais et l'humour de ses habitants. J'y ai grandi, les pieds dans la terre et la tête dans les nuages, à une époque où le temps s'étirait, où chaque rue était un chapitre, chaque personne un personnage, et chaque aventure, même la plus simple, un grand roman. Ce n'est pas le récit d'une vie extraordinaire, mais celui d'un quotidien ordinaire rendu magique par des visages, des bruits et des parfums. C'est l'histoire d'un enfant qui a appris les leçons les plus importantes non pas sur les bancs de l'école, mais dans les coffres à souris, sur les marches d'un café, ou au fond d'une Micheline jaune et rouge. C'est l'histoire d'un homme qui a compris que la plus belle des îles n'est pas celle qui est entourée d'eau, mais celle qui est construite de souvenirs.

Alors là, mes amis, j'ai vécu une époque où la vie était une sorte de jeu de piste grandeur nature, avec ma maison comme base arrière, au cœur du bourg de l'Île d'Elle. Une base où régnait une drôle d'armée de dames : **Grand tante**, toujours à l'affût derrière ses rideaux, **Go mémé**, le cœur battant de la maison, et **Ptit mémé**, qui veillait sur nous tous d'un regard pas tendre. Oui, ce petit village qui se prend pour une île... mais sans l'eau autour. C'est le genre d'humour local qu'on adore ! Et ces trois femmes étaient au cœur de ce royaume, veillant sur moi et sur le petit monde que j'explorais à pied. Elles étaient le véritable centre du village, et c'est grâce à elles que ma maison était bien plus qu'une simple habitation : c'était un refuge, un port d'attache, et le point de départ de toutes mes aventures.

Ma maison, là, au 8 rue de la Fuye avec ses tuiles sages et son portail vert un peu timide, n'était pas une de ces demeures qui hurlent "Regardez-moi, je suis moderne et branchée !". Non, elle avait la sagesse des maisons qui ont vu passer des générations de pieds. Ses murs clairs, sa végétation un peu folle qui escalade la clôture, c'est l'incarnation même de la discrétion et du bien-vivre. On y voit même une petite

antenne sur le toit, pour capter les nouvelles du monde, histoire de se rappeler que le reste de l'univers existe... avant de retourner à la douce quiétude du village.

Et le meilleur dans tout ça, c'était d'habiter dans le centre bourg ,rue de la Fuye! Pas de grand axe bruyant, pas de centre commercial avec des parkings géants. Non, pour aller chercher le pain croustillant à la boulangerie, ou les quelques provisions essentielles à l'épicerie, c'était une véritable expédition ! Non pas qu'il fallait une carte ou une boussole, mais plutôt un bon sens de l'orientation et des mollets en acier.

Les chemins sinueux ! Ils se tordaient et se retournaient comme des serpents paresseux, semblant vouloir vous faire croire que vous étiez perdu, juste pour le plaisir de vous faire découvrir un nouveau coin de verdure ou une charmante façade fleurie. Chaque sortie était une aventure. Vous imaginiez déjà les pas des ancêtres sur ces mêmes sentiers, allant chercher leur pain, leur journal... sans jamais râler sur le manque de places de parking !

La voiture ? Une relique du passé, une anecdote de citadin. Ici, votre "véhicule", c'étaient vos pieds. Et croyez-moi, ils étaient sacrément bien entraînés. Aller faire ses courses à l'Île d'Elle, ce n'était pas une corvée, c'était un entraînement sportif quotidien, une méditation en mouvement, une façon de saluer chaque voisin croisé et de prendre le pouls du village.

Alors, oui, cette maison, c'était bien plus que quatre murs et un toit. C'était le point de départ et d'arrivée de toutes les petites aventures quotidiennes, le refuge douillet après avoir dompté les chemins tortueux du centre bourg. Une vraie vie de marcheur, avec le sourire aux lèvres et l'odeur du pain frais en récompense !

Les chemins de l'école

L'école d'autrefois à l'Île d'Elle était un lieu de souvenirs, où la rigueur se mêlait à l'humour. Sous la poigne de fer de Mme Ouvrard, l'alphabet devenait une arme et la lecture, un trésor. L'amour pour nos mères se fabriquait avec de la poussière et de la peinture jaune, sur des fleurs en plâtre dignes d'une galerie d'art moderne.

Mais c'est l'adjointe, la douce Mme Aumont, qui a laissé l'empreinte la plus originale avec sa punition de génie : le « coffre à souris ». Enfermé au milieu des mogettes, le cœur battant, on écoutait les grattements de l'institutrice qui se faisait passer pour une armée de rongeurs. Et le pire, c'est que je n'avais même pas peur ! Moi, le gamin qui passait la moitié de ses journées à faire des bêtises, le coffre à souris était un simple passage obligé, comme une sieste forcée. C'était la preuve que ma réputation de fauteur de troubles me précédait, mais que mon courage, lui, me suivait. On y restait, au milieu des haricots, en écoutant les "souris" de Mme Aumont, et on en ressortait, plus sages, ou du moins, avec l'assurance que même les punitions les plus terrifiantes

ne nous feraient pas trembler. Une école où les leçons se prenaient aussi bien sur les bancs que dans les coffres, et où les plus grands souvenirs se forgent, non pas dans la crainte, mais dans le rire.

Le coffre, lui, était un personnage à part entière. Un vieux coffre en bois qui sentait la terre, les haricots secs et la sagesse des générations de petits délinquants qui y avaient médité. On y entrait avec une grimace, on en ressortait avec une anecdote. C'était notre club secret, un espace de récréation parallèle où les règles étaient différentes. On n'y jouait pas à la balle, on y jouait à "qui survivra le mieux au festival du grattement". On se racontait des histoires à voix basse, en essayant de deviner si le bruit venait de la main de Mme Aumont ou si, cette fois, c'était un vrai rongeur qui avait élu domicile dans le garde-manger. Le mystère, la complicité et une certaine fierté de faire partie de la confrérie du coffre nous liaient à jamais.

Pendant que les autres récitaient leurs leçons, nous, les "coffrés", nous apprenions les leçons de la vie. Nous découvriions que la peur était une illusion, que les ruses des adultes étaient souvent plus drôles que menaçantes, et que la solidarité naissait dans les endroits les plus inattendus. Le coffre n'était pas une prison, c'était une école de la débrouille. C'était là que l'on devenait, non pas des élèves modèles, mais des conteurs d'histoires, des survivants d'une étrange aventure, et que l'on ressortait avec une certitude : l'Île d'Elle n'était pas seulement un lieu sur une carte, c'était un état d'esprit, un lieu où même les punitions avaient un sens, une texture, et un goût... de mogettes !

Un 14 Juillet qui sent la nostalgie et l'enfance

Chaque année, à l'approche du mois de juillet, une douce nostalgie s'empare de moi. Mes pensées voyagent, remontant le temps jusqu'à mon enfance, sur cette place de l'Île-d'Elle. Plus qu'une simple date sur un calendrier, le 14 juillet y était un événement, une célébration qui me remplissait d'une excitation pure et innocente. Loin du faste des grandes villes, la fête nationale avait une saveur particulière, celle d'une communauté soudée, où chaque enfant était un héros d'un jour.

Dès mon réveil, l'air vibrait déjà d'une effervescence palpable. La place du village, était le cœur de l'action. Je me souviens de sa taille, tellement grande à l'époque, elle était mon arène, un monde de possibilités infinies. Pour le jeune garçon de 6 ou 8 ans que j'étais, cette journée n'était pas seulement une fête; c'était un défi, une quête, et la promesse d'une récompense glorieuse.

La Course au Premier Prix : le Mât de Cocagne

Le moment que j'attendais avec la plus grande impatience était sans aucun doute la course au mât de cocagne. Ce mât, une colonne de bois lisse et glissante, était pour moi une montagne à conquérir. En haut, suspendu comme un trésor, un paquet de

choco BN ou une énorme poche de bonbons. C'était le Graal de mon enfance. La file d'attente, pleine de murmures et de rires nerveux, était une épreuve en soi. Chaque enfant s'élançait, essayant désespérément de grimper, glissant inlassablement. Je me souviens de mes propres tentatives, les mains rendues poisseuses par l'effort, le cœur battant la chamade. La déception de la chute était vite remplacée par l'espoir de la prochaine tentative. J'imaginais déjà le goût sucré du biscuit, la joie de partager mon butin avec mes amis. Gagner n'était pas seulement une question de gourmandise; c'était une question de fierté.

Des Jeux à l'épreuve de l'adresse et de l'équilibre

Après le mât de cocagne, la journée se poursuivait avec une série de jeux traditionnels, chacun avec son propre lot de défis et d'amusement. La course en sac était un pur chaos joyeux. Sauter en avant, l'équilibre précaire, les chutes comiques. Les rires résonnaient sur la place, un bruit que j'entends encore dans ma mémoire. C'était une course sans vainqueur ni perdant, car la joie de participer surpassait de loin l'envie de gagner.

Mais le jeu qui a marqué mon imagination est sans doute celui qui demandait le plus d'adresse : la pêche aux anguilles. Dans une bassine d'eau boueuse, on devait attraper une anguille, glissante et insaisissable, avec une seule main. C'était une épreuve d'agilité et de patience. Je me revois, concentré, les yeux rivés sur le serpent d'eau, attendant le bon moment pour saisir, tout en résistant au glissement constant. La satisfaction de la tenir, même pour un court instant, était une petite victoire en soi.

Le Souvenir d'une Place, le Souvenir d'une Enfance

Aujourd'hui, quand je repasse par cette place, je ne peux m'empêcher de sourire. Elle me paraît si petite, si intime. Je me demande comment elle a pu contenir tant de rêves et d'espoirs. Les dimensions, qui me paraissaient si vastes autrefois, sont maintenant celles d'un simple square. C'est peut-être la magie de l'enfance, de transformer un petit espace en un terrain de jeu illimité.

Ces 14 juillet de mon enfance ne sont pas seulement des souvenirs de jeux et de prix. Ce sont des souvenirs de communauté, de rires partagés, de défis surmontés. Ils ont façonné ma vision de la joie, de l'effort, et de la simplicité des choses qui comptent vraiment. Le mât de cocagne n'était pas seulement un morceau de bois; c'était une leçon de persévérance. Le choco BN n'était pas seulement une friandise; c'était le goût de la victoire. Et la place, aussi petite qu'elle puisse paraître aujourd'hui, restera à jamais le lieu où un petit garçon a appris à rêver en grand.

La Magie du Temps qui Passe

Le temps a filé, et avec lui, ces moments insoucians. Mais la nostalgie est une amie fidèle. Elle me rappelle ces journées où l'impatience était une force, où la simplicité des jeux faisait la grandeur de l'événement. Le 14 juillet, pour moi, ne sera jamais une simple date de commémoration. C'est un voyage personnel, un retour aux sources, un moment pour se souvenir de la magie de l'enfance et de l'excitation d'une course pour un paquet de choco BN.

Le 14 juillet a toujours été pour moi une parenthèse enchantée, un retour à l'innocence des jeux d'enfants et à la gloire d'un paquet de choco BN. Mais en moi, ces souvenirs de rires et de courses en sac se mêlent à d'autres mémoires, plus sombres, gravées dans la pierre et la boue de l'Île-d'Elle. Un fil invisible relie l'odeur des crêpes du jour de fête à l'ombre de l'épicerie Barbareau, un lieu de vie et de secrets, où l'histoire du village, bien avant mon passage, avait connu une de ses pages les plus tragiques.

Avec ma grand-tante Legrand, une femme dont le pas ferme cachait une âme qui avait connu la guerre, les visites à l'épicerie Barbareau étaient un rituel. Je me souviens de la clochette qui tintait à l'ouverture de la porte, de l'odeur du café moulu, des sacs de riz et de lentilles alignés sur les étagères. C'était un lieu de transaction, bien sûr, mais aussi un centre de gravité social où les nouvelles, les rumeurs et les histoires se chuchotaient. C'est là, dans cette atmosphère feutrée, que la rumeur de l'histoire de mon oncle Jules "la patte" (il avait une jambe de bois) a pris corps dans ma mémoire d'enfant. C'est là que j'ai compris, bien après les événements, que sous l'apparente tranquillité des lieux se cachait un drame qui avait fissuré l'âme du village.

La guerre avait laissé des cicatrices profondes, visibles et invisibles. Mon oncle, jeune homme plein de vie avant la guerre, était revenu des camps de concentration. Sa survie était un miracle, mais il revenait brisé, un spectre de l'homme qu'il avait été. Son corps, portait la marque de la famine et de l'humiliation. Ses yeux, autrefois vifs et pétillants, étaient devenus des fenêtres sur un enfer qu'il ne parvenait pas à oublier. Le village, dans une admiration silencieuse et une compassion profonde, le regardait déambuler, comme un fantôme de son passé. Mais son retour n'était que le prélude à une tragédie encore plus grande. Il avait appris la vérité : sa femme, celle qui avait juré de l'attendre, l'avait vendu aux Allemands.

L'histoire est simple dans sa cruauté, mais sa charge émotionnelle est infinie. Ce jour-là, au milieu d'une matinée ordinaire, mon oncle, un homme qui avait survécu à l'horreur des camps, a fait quelque chose de terrible. Il a acheté une corde à l'épicerie Barbareau. Qui se trouvait au 2 rue Nationale „Le geste, banal en apparence, a semé l'effroi. La nouvelle s'est propagée dans les rues étroites du village, dans un murmure de peur et d'incompréhension. Une foule s'est formée, comme attirée par un

magnétisme morbide. Elle a suivi mon oncle en silence, traversant le village jusqu'à la Sablière, un lieu désert, en dehors des regards.

Des histoires qui m'ont été racontées bien des années plus tard. L'atmosphère de ce jour-là devait être d'une tension insoutenable. L'air était lourd, pas seulement du poids de l'histoire, mais de celui de la justice expéditive. Dans les yeux de mon oncle, il n'y avait plus la souffrance, mais une détermination froide et implacable. Arrivé à la Sablière, il a accompli son acte. La femme qui l'avait trahi a payé le prix le plus élevé. Le village, témoin de cette justice d'un autre temps, est resté silencieux. Ce n'était pas un acte de haine, mais l'aboutissement d'une souffrance incommensurable, le dernier geste d'un homme qui avait tout perdu.

Le drame de mon oncle et l'acte de vengeance qui a suivi ne peuvent être compris sans se replonger dans l'époque. Les marais de l'Île-d'Elle, ce paysage mystérieux et changeant, étaient le refuge des maquisards. Sous la surface de l'eau calme, la Résistance se cachait. Les hommes de l'ombre, avec leurs armes dissimulées sous les barques de pêcheurs, traversaient le marais pour échapper à l'ennemi. La vie quotidienne sur l'Île-d'Elle était une façade, derrière laquelle se déroulait une guerre souterraine. Chaque barque, chaque marais, chaque habitant portait une part de ce secret. La trahison de la femme de mon oncle n'était pas seulement une affaire privée, mais un acte de guerre contre la Résistance, une blessure faite à la communauté entière.

Aujourd'hui, quand je me promène à l'Île-d'Elle, je vois cette double réalité. Je vois la place de mon enfance, le lieu des courses et des rires. Mais je vois aussi l'ombre de la Sablière et l'épicerie Barbareau, des lieux chargés d'une histoire qui continue de me hanter. Ces 14 juillet de mon enfance, avec leurs jeux innocents et leurs choco BN, sont indissociables de la tragédie qui a marqué le village. Ils sont comme les deux faces d'une même pièce : l'innocence et la souffrance, la joie et le drame. Ces souvenirs sont à la fois un fardeau et une bénédiction, un rappel constant que l'histoire, aussi douloureuse soit-elle, est ce qui nous forge et nous lie à notre passé. Le 14 juillet a toujours été pour moi une parenthèse enchantée, un retour à l'innocence des jeux d'enfants et à la gloire d'un paquet de choco BN. Mais en moi, ces souvenirs de rires et de courses en sac se mêlent à d'autres mémoires, plus sombres, gravées dans la pierre et la boue de l'Île-d'Elle. Un fil invisible relie l'odeur des crêpes du jour de fête à l'ombre de l'épicerie Barbareau, un lieu de vie et de secrets, où l'histoire du village, bien avant mon passage, avait connu une de ses pages les plus tragiques.

La Rue du Prieuré et le forgeron

Nos jambes étaient notre moyen de transport, nos mollets notre moteur. Chaque rue était une aventure, un chapitre dans notre roman. La rue du Prieuré, je me souviens de

la musique des marteaux qui résonnaient. Je venais papoter ici après l'école, avec Jean Auger l'odeur du fer et du charbon flottait dans l'air. J'adorais le voir, penché sur son enclume, forgeant le métal comme par magie. Je ne comprenais rien à ce qu'il faisait, mais je le trouvais fascinant. J'imagine qu'il est parti à la retraite, et que l'odeur du métal a disparu. Mais à chaque fois que je passe devant, j'ai l'impression d'entendre le bruit de son marteau, et de revoir ses mains noires de suie, tenant le métal incandescent.

La Rue de la République et Le Cercle

Le dimanche, c'était le jour saint. Non pas pour l'église, mais pour le temple de la belote, alias le Café, Le Cercle. Mon père m'y traînait, me garantissant que j'allais « voir la vie, la vraie ». Pour lui, la vraie vie, c'était l'odeur du vin rouge, de la bière, du tabac froid, le cliquetis des jetons sur le zinc et les jurons assourdis. Moi, j'étais son acolyte, son ange gardien des marches. Ma mission ? M'asseoir, ne rien faire et attendre. J'ai vu plus de mouches voler et de feuilles tomber que la plupart des entomologistes et des botanistes réunis. J'étais le maître de la patience, le Bouddha de la rue. Des heures à contempler le monde, à regarder les passants, me demandant s'ils aussi avaient un père qui jouait sa vie sur un « tout atout » ou un « sans atout ».

Quand le soleil commençait à descendre, mon père daignait enfin sortir, l'œil brillant de la victoire ou terne de la défaite. Il me tapotait l'épaule, me passait une pièce de monnaie pour une glace (victoire) ou me laissait rentrer seul (défaite). Je rentrais donc, l'air grave, la démarche d'un homme qui a trop vu, trop attendu. On m'aurait donné un imperméable et une pipe, j'aurais pu jouer dans un film noir.

Aujourd'hui, quand je vois un enfant sur les marches d'un café avec un téléphone, je me dis qu'il ne saura jamais ce que c'est de s'ennuyer vraiment. De sentir le temps s'étirer, de créer des histoires avec le bruit des cartes et de savoir si son père va vous payer une glace ou si vous allez rentrer à pied, l'estomac vide, mais l'esprit rempli de belles fables.

La Rue des Marais et les secrets du couvent

Il y avait aussi la Rue des Marais, qui menait à l'ancien Prieuré St Hylaïre. Un chemin plus large que les autres, bordé de murs épais et d'une végétation dense qui semblait garder ses propres secrets. Pour nous, les gamins, cet endroit était notre version de la forêt enchantée. On y chuchotait, on ramassait les mures, on se lançait des défis, essayant de deviner ce qui se cachait derrière ces murs de ronces. On imaginait des fantômes de nonnes en train de prier, mais aussi de gigantesques créatures fantastiques, ou peut-être même une salle remplie de bonbons. Le mystère était plus grand que la réalité. J'y ai appris que ce qui n'est pas vu est souvent plus fascinant que ce qui l'est.

J'y retournais souvent, seul, juste pour le plaisir de marcher , d'écouter le vent murmurer dans les arbres. C'était un lieu de silence et de réflexion, un contraste total avec les rues animées du bourg. C'était là que mes mollets, fatigués d'avoir attendu sur les marches du café, trouvaient un repos bien mérité, et que mon esprit se perdait dans des pensées plus profondes. J'ai compris que ces rues n'étaient pas que des voies de passage ; elles étaient des compagnons de vie. Chaque pas était une page qui se tournait, un souvenir qui se gravait dans ma mémoire.

Ces rues, ces maisons, ces bruits, ces odeurs... C'était le décor de ma jeunesse, la trame de ma vie. Je n'ai jamais eu besoin de voyager loin pour découvrir le monde, car l'Île d'Elle était un continent à elle seule, où chaque coin de rue, chaque café et chaque atelier de forgeron racontait une histoire. Et je suis fier de l'avoir parcouru, un pied après l'autre, avec rien d'autre que mon imagination et mon désir de découvrir la prochaine page de mon histoire.

L'épopée vers le SPAR

Le SPAR de M. Chavignay n'était pas un simple supermarché, c'était le Graal, la destination finale de toutes les expéditions. Et pour l'atteindre, Go mémé ,elle était forte , avait son propre manuel de survie. Elle ne jurait que par le SPAR, ou bien la petite épicerie qui se tenait sur la route nationale. Mais le voyage, lui, était une affaire sérieuse.

La route nationale, avec ses voitures qui faisaient un bruit de moteur de camion, ses vélos de course qui nous dépassaient à toute vitesse, et ces inconnus qui osaient nous saluer, était un champ de bataille. Un lieu de perdition. Alors, pour éviter ce chaos, ma grand-mère avait son arme secrète : la petite ruelle derrière.

Cette ruelle, c'était son GPS de l'ancien temps, un labyrinthe mystérieux et sûr. Un chemin si étroit qu'on devait marcher en file indienne, bordé de hauts murs couverts de mousse, où les briques se désagrégeaient lentement, racontant les histoires de ceux qui étaient passés avant nous. L'odeur de la terre humide, des herbes sauvages et parfois même du pain chaud qui s'échappait d'une maison voisine flottait dans l'air. C'était un mélange unique, l'odeur du secret.

Ma grand-mère préférait m'envoyer dans ce chemin hanté par le fantôme de la chaussette perdue plutôt que de me laisser affronter les dangers de la grande rue. Ces dangers, pour elle, étaient multiples et terrifiants : le vélo qui roulait trop vite, le chien du voisin qui aboyait sans raison, et pire encore, la voisine qui voulait absolument me faire goûter ses gâteaux – un risque bien trop sucré. En gros, ma grand-mère était une spécialiste de la sécurité, et elle me faisait passer par sa ruelle secrète pour que je ne finisse pas en boule de billard.

Le trajet était une aventure en soi. Je marchais, le cœur battant, me demandant à chaque pas si j'allais croiser le chat du curé ou si une coccinelle allait atterrir sur mon épaule. La ruelle était un lieu de méditation, où le temps semblait s'arrêter. Pas de bruits de voitures, juste le son de mes pas sur les graviers inégaux, et le vent qui murmurait des secrets à travers les feuilles.

Arrivé au bout de la ruelle, je me sentais comme un héros, un survivant. Je ressortais sur la route nationale, l'air grave, la démarche d'un homme qui a trop vécu, trop évité de dangers. Je n'avais plus peur des vélos ou des chiens. J'étais un guerrier, le messenger de ma grand-mère, et le SPAR, mon sanctuaire. Un lieu où je pouvais enfin acheter la bouteille de lait ou les premiers choco BN aux chocolat, le tout en un temps record... si la voisine ne m'avait pas intercepté avec sa nouvelle recette de gâteaux, bien sûr.

Les expéditions au Quaireau

La pêche à la grenouille au Quaireau ! Une époque bénie où le 2e pont n'était pas un simple pont, mais le début d'un royaume aquatique, et nous, les chevaliers intrépides, en quête de la cuisse dorée. Fini les épées et les boucliers, notre arme de prédilection était une simple canne, un fil de nylon et l'artefact le plus puissant de notre arsenal : un morceau de tissu rouge. Pas n'importe quel rouge, un rouge flamboyant, capable de provoquer la plus insoutenable des convoitises chez la grenouille la plus blasée du monde.

La technique était d'une simplicité désarmante. On agitait ce bout de chiffon cramoisi juste au-dessus de la surface de l'eau, tel un drapeau de guerre, et la grenouille, hypnotisée, se jetait dessus avec une fougue que même les plus grands pêcheurs de thon n'ont jamais vue. C'était un peu comme si on proposait à un humain un petit morceau de jambon ibérique : l'irrésistible folie de la gourmandise qui prend le dessus.

Le défi ? En pêcher assez pour justifier un festin. C'était la promesse de la gloire, la motivation ultime. On se voyait déjà, tel des chefs étoilés, préparant des cuisses de grenouille à la persillade. On y mettait tout notre cœur, notre ruse, notre patience. Mais la dure réalité de la pêche, qu'elle soit à la ligne ou au chiffon, nous rattrapait souvent. On rentrait bredouille, les mains dans les poches, la canne sur l'épaule, nos rêves de banquet s'évanouissant dans le crépuscule.

Mais le plus drôle, c'est qu'on s'en fichait. La pêche aux grenouilles n'a jamais été une affaire de rendement. C'était un jeu, un rituel, un lien avec la nature et, surtout, un prétexte pour vivre des aventures. Le vrai trophée n'était pas dans l'assiette, mais dans les rires qui éclataient au moindre faux mouvement, dans le soleil qui se couchait sur

l'eau et dans la promesse, toujours renouvelée, d'une meilleure pêche le lendemain. On était des gamins, le Quaireau notre terrain de jeu, et le tissu rouge notre passeport pour un monde d'imaginaire et d'amitié. Une pêche plus belle que toutes les autres, car on y pêchait, au fond, les plus beaux souvenirs.

Au Quaireau, un souvenir me revient plus que tout : celui de mon cousin Gérard et de sa mobylette bleue. C'était ma première leçon de conduite, une initiation aux deux-roues qui allait mal tourner. Gérard, avec son air de grand frère protecteur, me montrait comment faire, me répétant sans cesse : "Tu lâches le frein, et tu tournes la poignée doucement." Un plan simple, une exécution catastrophique. Je lâche le frein, j'accélère, je panique, et bing ! Droit dans le mur de Mme Aumont. La mobylette bien esquinée, la honte sur le front, et le rire de Gérard qui résonne encore.

Ce jour-là, la vitesse a remplacé les grenouilles comme ennemi public. C'est à ce moment que j'ai compris que mon destin était lié à des aventures plus terrestres. J'ai troqué la mobylette contre mon vélo, et j'ai continué à explorer le Quaireau. Les moustiques et les moucheron étaient mes nouveaux compagnons de route. Surtout l'été, la rue du Quaireau était envahie. Je fonçais, le visage en avant, et quand je rentrais chez ma tante à l'opposé du bourg, j'avais les dents toutes noires de bestioles. J'ai dû en manger autant qu'une hirondelle. Mais ce n'était pas un inconvénient, c'était un signe de courage, une preuve de mon audace.

Le grand marais et ses mystères

Le Quaireau n'était pas qu'une simple rue. C'était l'entrée d'un autre monde, le grand marais. Un lieu de mystères, de bruits étranges et d'odeurs de vase et de terre. Les après-midis d'été, on se lançait des défis, on s'aventurait au-delà des sentiers battus, on s'imaginait des explorateurs en terre inconnue. Les roseaux étaient nos jungles, les fossés nos fleuves, et les canards sauvages nos prédateurs.

Je me souviens des longues promenades en fin de journée, lorsque le soleil se couchait sur l'eau et que les grenouilles chantaient leur mélodie nocturne. C'était une musique apaisante, une symphonie de la nature qui nous berçait et nous donnait le sentiment d'appartenir à ce lieu. On rentrait tard, les vêtements pleins de boue et les mollets endoloris, mais l'esprit rempli de souvenirs impérissables.

Ces aventures, aussi simples soient-elles, ont forgé l'homme que je suis devenu. Elles m'ont appris la patience, l'audace, et la beauté de la nature. Elles m'ont montré que le bonheur n'est pas dans la victoire, mais dans le chemin parcouru, et que les plus beaux souvenirs sont souvent les plus inattendus. Le Quaireau, avec ses grenouilles, ses mobylettes, ses moustiques, mes cousins et ses mystères, restera à jamais un lieu à part dans mon cœur, une terre d'enfance où chaque jour était une nouvelle aventure.

La Rue Moinard, P'tit Mémé et les W.C. à Martinet

Chez ma grand-mère, que j'appelais affectueusement P'tit Mémé, la vie n'était pas un conte de fées. Déjà, le conte de fées, ça ne collait pas. P'tit Mémé était plus du genre "épouvantail" que "fée marraine". Maigre, filiforme, elle donnait l'impression de pouvoir se faufiler entre les barreaux d'une cage, mais son manque de grâce faisait de chaque mouvement une œuvre d'art involontairement comique. Le genre de personne qui se cogne le coude dans une armoire tout en essayant d'allumer une cigarette.

Et puis il y avait son martinet. Je ne sais pas pourquoi une femme aussi menue avait besoin d'un tel instrument de torture, mais il était là, pendu, comme une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes de gamins farceurs. C'était la menace ultime, l'argument massue en cas de bêtise. Sauf que... j'avais un plan. Un plan diabolique. Dès que P'tit Mémé avait le dos tourné, je m'emparaïs de ce monstre de cuir et le balançais dans les chiottes en bois.

Imaginez la scène : un trône de bois, un trou béant, et le martinet qui s'en va, splash ! L'arme de la justice grand-maternelle gisait au fond des latrines, à côté de l'ennemi public numéro un : le fantôme de la chaussette perdue. C'était un acte de rébellion silencieux, un petit pied de nez au destin, et une garantie d'impunité pour la journée.

De l'autre côté de la rue, le décor de nos bêtises était tout aussi savoureux. Des garages plus ou moins en bon état, et une charrette en ruine, censée servir à transporter des gens. Je ne sais pas qui aurait eu le courage de monter dedans, mais pour ma sœur, les copains et moi, c'était le paquebot du Titanic, l'avion des frères Wright, ou le vaisseau spatial de Star Trek. On y passait des après-midis entiers, hurlant, riant, imaginant des scénarios dignes des plus grands films d'action, le tout sous le regard désapprobateur des voisins qui, je suis sûr, devaient penser que nous étions un peu simples d'esprit.

Finalement, la rue Moinard n'était pas qu'une simple rue. C'était un théâtre, avec sa "fée" peu gracieuse, son "épée" perdue dans les toilettes, ses garages en carton-pâte et sa charrette de cinéma. Un endroit où les souvenirs se créaient dans le désordre, le bruit et l'hilarité. Un lieu où même le martinet, symbole de l'autorité, finissait par disparaître, emporté par le courant de la bêtise enfantine.

La Micheline jaune et rouge : Le voyage vers le royaume de Grand Tante

Chez ma tante Legrand, la vie n'avait pas le goût des gâteaux à la chaussette perdue. C'était un havre de paix, mais un havre de paix sous la haute autorité de la sagesse. Elle était là, toute de noir vêtue, les cheveux comme une toison de nuages, les traits du visage sculptés par les années, des rides qui étaient autant d'histoires que je n'avais pas encore le droit de connaître. Elle était autoritaire, oui, mais d'une autorité qui

enveloppait, qui rassurait. Avec elle, je n'étais pas un simple gamin, j'étais le roi. Et ce trône, je le savais, je le devais à une ombre.

Je l'appelais Grand Tante, et je me souviens de son sourire, doux, mais toujours teinté d'une certaine mélancolie. Je ne l'ai compris que bien plus tard. Son petit-fils, son propre sang, était mort à douze ans, un âge où la vie ne fait que commencer. L'accident s'était produit rue de la Fuye en face rue Gay, un endroit qui pour moi, enfant, était juste un carrefour où le vent tournait. Mais pour elle, c'était le lieu d'un drame, le tombeau d'un rêve d'enfant. Il construisait des tunnels dans les montagnes de sable du maçon, un jeu simple qui a viré à la tragédie quand tout s'est effondré. Mon cœur se serre encore rien que d'y penser. Et c'est peut-être pour cela que chez elle, j'étais le roi. Je mangeais ce que je voulais, j'avais le droit de rester debout tard, et je n'avais pas à me soucier du martinet de l'autre grand-mère. Je suis devenu son remplaçant, son successeur, celui qui a comblé le vide. C'est le plus beau cadeau qu'une âme peut recevoir, mais aussi le plus grand fardeau.

Puis, il a fallu partir à La Rochelle. C'était une ville de coquillages et de sel, de bateaux et de promesses. Mais c'était aussi la ville qui me séparait de mon royaume, de P'tit Tante, et surtout de mon pote Karl. C'était dur. La première fois que ma mère m'a dit : "Tu vas prendre la Micheline tout seul, comme un grand," mon cœur a raté un battement. J'avais sept ou huit ans, à peine une poignée d'années. Un sac à dos plus grand que moi, et un billet de train, qui était pour moi une sorte de talisman.

Le voyage commençait tous les vendredis soir, juste après l'école. La Micheline, jaune et rouge comme un jouet géant, m'attendait à la gare. On aurait dit un serpent de métal, paresseux mais puissant. L'odeur de diesel et de poussière me picotait les narines. Je montais, la main moite, et je cherchais ma place. La Micheline, c'était mon vaisseau spatial. Le monde des adultes y était un peu plus lent, un peu plus mystérieux. Les gens parlaient de choses que je ne comprenais pas, de travail, d'argent, de politique. Moi, je regardais par la fenêtre. Je connaissais les arrêts en gare par cœur Romsay , Dompierre / mer , mouillepieu , andilly , Marans , l'île d'Elle ...

Le paysage défilait comme un film au ralenti. Le vert des champs devenait une tache floue, les arbres se transformaient en lignes courbes, les fermes s'éloignaient comme des îlots solitaires. J'essayais de deviner ce qui se passait derrière les fenêtres des maisons, qui habitait là, quels secrets se cachaient. Le bruit des roues sur les rails, ce fameux "tchou-tchou" incessant, était la bande-son de mes pensées. Il me berçait, m'endormait presque, et me donnait le temps de me perdre dans mes rêveries.

Je me souviens d'avoir vu des vaches, des vélos, des rivières, des oiseaux qui s'envolaient quand le train passait. Le monde était un spectacle pour un public d'un seul enfant. Une heure et demie, ça paraît long pour un gamin, mais pour moi, c'était

un instant de liberté. Un moment où j'étais le maître de mon destin, où je pouvais penser à ce que je voulais, sans que personne ne me dise ce qu'il fallait faire.

Et puis, il y avait l'attente. L'attente d'arriver, de retrouver ma tante. À mesure que les minutes passaient, je me sentais de plus en plus excité. Le train ralentissait, le bruit des rails changeait, et je savais que j'étais presque arrivé. Et là, sur le quai, il y avait le visage de P'tit Tante. Elle était là, les bras ouverts, son sourire, cette fois, n'était que joie. C'était un sourire qui me disait : "Tu es mon petit roi, tu es enfin de retour dans ton royaume."

Ces voyages en Micheline ont été le point de départ de tout. Ils ont fait de moi un homme indépendant, un homme qui n'a pas peur de la solitude, mais qui sait aussi apprécier la chaleur d'un foyer. Ils m'ont appris que même les voyages les plus courts peuvent être les plus grands. Et que le chemin vers le bonheur, c'est parfois juste une heure et demie en train, avec un sac à dos trop grand pour soi, et la promesse d'un câlin à l'arrivée.

La Douceur de la Famille Casseron

Juste en face de la maison de ma tante, au N° 50 route Nationale, vivait la famille Casseron. Je n'oublierai jamais ces gens, les parents, Huguette et Roger, des personnes d'une gentillesse infinie. Leur foyer était un havre de paix et de rires. Il était rempli de vie, avec leurs six enfants, chacun aussi adorable que l'autre : Mario, Françoise, Chantal, Doriane, Erika, Christelle . La porte était toujours ouverte et le simple fait d'être à proximité de leur maison me procurait un sentiment de bonheur et de sécurité. Je les admirais pour leur chaleur, pour la patience d'Huguette et le sourire bienveillant de Roger. Ils étaient la plus belle illustration d'une famille unie et aimante.

Je me souviens particulièrement des escapades avec Mario. Armés de notre lance-pierre, nous nous aventurions avec l'audace et l'insouciance de l'enfance, à la chasse aux moineaux. Nos prises étaient souvent maigres, voire inexistantes, et nous rentrions la plupart du temps bredouilles. Mais peu importait la chasse, le véritable plaisir était le moment partagé, le sentiment d'être de jeunes explorateurs, complices et téméraires. À notre retour, peu importe le résultat, Huguette, avec une patience d'ange, nous accueillait avec une collation et nous préparait quelque chose de délicieux. Sa cuisine était le réconfort après l'effort, un baume sur nos petites déceptions de chasseurs.

Ma complicité avec Erika et Karl était d'un autre genre. Nous étions les trois mousquetaires , toujours prêts à faire les 400 coups. Une fois, nous avons fait la course en bicyclette jusqu'au bout du chemin, sans nous soucier des avertissements de nos parents. Avec Erika et Karl, chaque journée était une aventure. Le monde était

notre terrain de jeu et le danger n'existait pas. Ce n'était que de la joie et de l'amitié pure. Ils étaient plus que des amis, ils étaient une partie de ma famille, une part de l'innocence que je garderai toujours en moi.

Le parfum de la rue des Faïenciers

Je me souviens de cette rue des Faïenciers, pas pour son nom qui ne m'évoquait alors que la terre cuite et les vases ternes que je voyais chez ma grand-mère, mais pour les travaux. C'était l'été, le bitume fondait sous la chaleur et l'air était lourd, saturé de cette odeur âcre et enivrante qui montait du sol. On refaisait la route, et pour le gamin que j'étais, c'était un spectacle fascinant.

Chaque jour, en rentrant de l'école, je ralentissais ma course, le cartable lourd qui me battait le dos, pour observer ces hommes en salopette. Ils travaillaient au soleil, torse nu pour certains, leurs muscles luisants de sueur, maniant des pelles et des râtaux comme des baguettes magiques. Ils étalaient le goudron noir et épais, qui fumait doucement, et le rouleau compresseur arrivait ensuite, lourd et grondant, pour lisser cette surface encore malléable. C'était une chorégraphie lente, répétitive, mais qui me captivait.

Mon moment préféré, c'était l'odeur. Cette odeur si particulière du goudron chaud, un mélange de pétrole et de minéral, qui collait aux narines et qui, pour une raison étrange, me paraissait si agréable. Je m'approchais parfois, juste pour la sentir, pour la humer, comme on respire l'air marin. Un des ouvriers, un grand gaillard barbu, m'avait un jour souri. J'avais détourné le regard, un peu honteux d'être pris à contempler leur labeur.

Ce jour-là, j'étais à l'école ... Le rouleau compresseur était en train de passer sur le goudron fraîchement posé. C'est à ce moment précis que ça s'est produit. Pas un bruit, d'abord, juste une secousse qui est remontée du sol. Puis, le son. Un boum sourd, immense, qui a fait vibrer les vitres des maisons et de l'école.

Je n'ai pas tout de suite compris. La goudronneuse, cette machine imposante qui contenait le goudron chaud, venait d'exploser. Une gerbe de matière noire et brûlante a jailli dans l'air, se projetant sur les façades des maisons d'en face, laissant derrière elle de larges éclaboussures sombres. Un pan de mur, s'est effrité. Les ouvriers se sont mis à crier, à courir dans tous les sens. C'était le chaos. Ma fascination a laissé place à la peur. Le silence était revenu, l'espace d'une seconde, un silence surréel, puis les sirènes ont commencé à hurler.

A la sortie de l'école les adultes en parlait , j'ai couru voir et là , La magie c'est évanouie, remplacée par le choc et l'odeur, cette fois-ci, un désastre. L'odeur de mon souvenir de la rue des Faïenciers n'était plus celle du goudron chaud, mais celle d'une peur soudaine et d'un boum qui résonnait encore dans mes oreilles.

L'art de la bouse de vache

Gérard avait trois ans de plus que moi et, à cet âge, trois ans, c'est un gouffre. C'est l'écart entre le débutant et le maître, entre le mortel et le génie. Et pour Gérard, la pêche n'était pas un simple passe-temps, c'était un art. Un art avec ses rituels, ses secrets, et ses... préparations.

Notre terrain de jeu, c'était le Quaireau. Mais le Quaireau n'était que le théâtre, la scène finale. L'acte le plus important se jouait la veille, loin de l'eau. Pour attirer le poisson, Gérard, tel un alchimiste moderne, avait sa potion magique. Il fallait d'abord réunir les ingrédients, ce qui nous a conduits en plein milieu d'un champ, sous un soleil de plomb. La quête de l'appât ultime nous a menés droit vers ce qui, pour le citadin que j'étais, ne pouvait être que des monticules malodorants.

« Tiens, prends une pelle ! » m'a-t-il dit, l'air sérieux. J'ai obéi, perplexe, en me demandant ce que nous allions bien pouvoir faire avec ces tas fumants.

« Le secret, c'est la bouse de vache », a-t-il déclaré, comme si c'était une évidence. « Fraîche, c'est le mieux. Et on mélange avec du son. »

Le son, c'était la farine de blé. La bouse, c'était... de la bouse. L'odeur, déjà, était une épreuve pour mes narines. Mais le pire restait à venir. Gérard m'a tendu un seau. « Il faut pétrir avec la main, tu comprends ? Pour que les arômes se mélangent bien. »

J'ai hésité. J'ai regardé ma main, propre, et le seau rempli de cette mixture. Le regard de Gérard, déjà le pied dans le seau, m'a convaincu. J'ai plongé ma main.

Et là, ça a été le drame. L'odeur, la texture, la chaleur... mon estomac a fait un grand bond. J'ai rendu mon quatre-heures sur le champ, un jet puissant et sonore. J'étais penché, maudissant le grand air et l'art de la pêche, pendant que Gérard se tordait de rire. Un rire bruyant, franc, qui m'a fait regretter de ne pas avoir vomi sur ses pieds.

Une fois que j'ai retrouvé mes esprits, mon cousin, toujours hilare, a fini le travail. Il a ensuite lancé nos lignes, avec le sourire de celui qui a la certitude de la victoire. Et puis, il n'y avait plus qu'à attendre. Attendre, c'est l'ennemi de l'enfant impatient. Mais

Gérard, lui, attendait avec la sérénité d'un moine. Finalement, un poisson a mordu, puis deux. Et mon cousin, avec fierté, m'a tendu le fruit de son travail. Ce jour-là, j'ai compris une chose : la pêche est peut-être un art, mais cet art, dans la tête de Gérard, commence par un bon coup de pelle dans une bouse de vache. Et cette odeur-là, je m'en souviendrai toute ma vie.

la mélodie du travail à la maison

Le bruit de l'aiguille qui pique le cuir, voilà ce qui s'appelle une mélodie de fond. Pas comme nos notifications Slack qui vous hachent le cerveau en petits morceaux à longueur de journée. C'est vrai, nos ancêtres étaient les vrais champions du télétravail, sans savoir ce que c'était. Il n'y avait pas de "réunion stand-up" avec Grand-mère qui, debout dans sa cuisine, devait expliquer à son chef-facteur comment elle allait "scaler" sa production de porte-monnaie "cuvette".

La productivité selon Grand-mère

Chez les GUIGNARD, le concept de "bureau" était un peu différent. Le bureau, c'était le salon, la cuisine, et même le jardin quand il faisait beau. La seule règle, c'était de ne pas s'endormir sur une pile de cuir. Imaginez la scène : ptit mémé, l'archétype de l'entrepreneuse moderne, le dos courbé sur sa table de cuisine, une lunette qui glisse sur son nez, tout en surveillant le ragoût qui mijote sur la cuisinière à bois. Son seul outil de "gestion de projet" était un carnet à spirales rempli de noms et de commandes, et sa seule "application de productivité" était son bon sens.

Pas de logiciel pour "optimiser les flux de travail", pas de "brainstorming" autour d'une machine à café. Juste une aiguille, du fil, et la sagesse d'une femme qui savait qu'il fallait piquer le cuir avant de pouvoir le vendre. Et le chat, ce petit "manager" félin, n'avait pas besoin de "briefing" quotidien. Il savait parfaitement que son rôle était de faire la sieste sur le cuir pour lui donner un supplément de chaleur et d'amour. Une vraie technique de "soft power" avant l'heure.

Le télétravail, version vintage

Aujourd'hui, on se plaint de la qualité de notre connexion internet, de notre chaise de bureau trop raide, ou de notre casque qui nous fait des marques sur les oreilles. Eux, leurs seules préoccupations étaient de ne pas se tromper de cuir et de ne pas piquer le chat. Elles n'avaient pas de réunions qui s'éternisent, pas de collègue qui vous raconte les détails de son dernier week-end à Ibiza, juste le silence et le bruit du travail bien fait. Leur "travail à la maison" était un havre de paix, une bulle de productivité où le temps n'était pas mesuré en "minutes passées sur Teams" mais en "porte-monnaie fabriqués".

Les leçons du passé

Alors, la prochaine fois que vous râlez contre un email interminable ou une réunion Zoom qui aurait pu être un simple message, pensez aux grands-mères et aux mères de la rue de la Fosse. Elles nous ont laissé un héritage plus précieux que n'importe quelle "stratégie d'entreprise" : la leçon que le travail, c'est avant tout une histoire de passion, de patience, et de créativité. Et que parfois, le meilleur outil pour être productif n'est pas un ordinateur dernier cri, mais juste une bonne aiguille, du cuir, et un chat qui fait la sieste sur la table de la cuisine.

Finalement, qui a dit que le télétravail était une invention moderne ?

La Superbe Église Saint-Hilaire : Le Passage Obligé de la Famille

La Superbe église Saint-Hilaire, un monument si imposant qu'on a l'impression qu'elle surveille la ville. Pour ma famille, ce n'est pas un lieu de culte, c'est le **dernier arrêt du bus familial**. On y rentre plus souvent qu'on ne le voudrait, mais toujours dans des circonstances particulières.

J'ai une relation assez étrange avec cette église. Je n'y suis jamais entré pour un mariage ou un baptême, on dirait qu'elle m'attend uniquement pour les **funérailles**. C'est un peu comme un club très sélect, où la carte de membre n'est valable que pour une seule occasion, et personne ne veut en profiter.

Le premier souvenir que j'ai là-bas, c'est pour Pépé Massé. Je devais être trop petit pour Gomémé. C'est dommage, j'aurais aimé assister à ce moment historique de la famille. Ensuite, il y a eu mon père, Yves Massé. C'est le seul pour qui je suis sûr d'avoir été présent. C'est dire à quel point ma mémoire est défaillante.

Après, il y a eu Jules La Patte, l'oncle Legrand, trop petit aussi. Mais il y a eu Tante Legrand... Je ne l'ai pas vue partir, on ne m'a pas prévenu. Je pense que j'étais à l'armée. À l'époque, les "notifications push" n'existaient pas, et les corbeaux messagers étaient en grève. Donc, je n'ai pas pu dire au revoir à Tante Legrand, c'était le premier **raté** de l'histoire des funérailles familiales.

Finalement, tout le monde est passé par l'église, comme une **sorte de péage**. On paye notre droit de passage en larmes et en mouchoirs, et en échange, on obtient une place au cimetière. Et dire que la dernière fois que j'y suis allé, c'était pour des funérailles.

Je me dis que c'est une sacrée coïncidence. La seule chose qui me rassure, c'est que je ne suis pas le seul à passer par là. On est tous dans le même bateau, ou plutôt, dans la même église, à pleurer nos morts.

3 rue du Moulin Rouge : Là où on ne faisait pas de cabaret, mais de la maçonnerie.

Le 3 rue du Moulin Rouge. Un nom qui fait rêver, qui sent le french cancan, la fête et les plumes d'autruche. Sauf que dans cette rue, chez les Vigoureux, on ne dansait pas, on bâtissait. C'était la maçonnerie qui donnait le rythme, et les plumes étaient remplacées par la poussière de ciment.

L'entreprise de maçonnerie Vigoureux, c'était le lieu de rendez-vous de toute une famille. Ma tante Léa, la sœur de Go mémé, était probablement la patronne. On ne sait pas si elle gérant les comptes ou si elle faisait les allers-retours avec des brouettes pleines de sacs de ciment. Mais une chose est sûre, c'était une Filloneau mariée Vigoureux.

Mon père, lui, ne faisait pas exception. Il a aussi travaillé comme maçon. Je l'imagine, suant sous le soleil, le front perlé de sueur et les mains pleines de ciment. Son métier, c'était de bâtir des murs, et il le faisait avec passion.

À l'époque, le téléphone portable n'existait pas, et les réseaux sociaux non plus. Si vous vouliez dire quelque chose à votre collègue, vous deviez crier ou le lui dire en face. On peut dire que les chantiers de la famille Vigoureux étaient un peu comme des **réseaux sociaux** de l'époque, mais en version plus bruyante.

Finalement, si les familles allaient au Moulin Rouge pour s'amuser, la nôtre y allait pour travailler. Et on peut dire que ça n'a rien à voir. Mais on ne se plaint pas, on a quand même fait quelque chose de bien avec tout ça.

Et c'est ainsi que se termine mon voyage, pour l'instant. J'ai appris que la vie, c'est comme un fil à coudre. On peut se tromper, faire des nœuds, mais il y a toujours une aiguille pour nous aider à démêler tout ça. Et surtout, j'ai compris que le plus grand voyage n'est pas celui que l'on fait avec un passeport, mais celui que l'on fait avec son cœur.

Alors, si vous me cherchez, vous savez où me trouver. Je serai sûrement sur une chaise, les yeux fixés sur l'horizon, en attendant que le prochain souvenir vienne frapper à ma porte.

